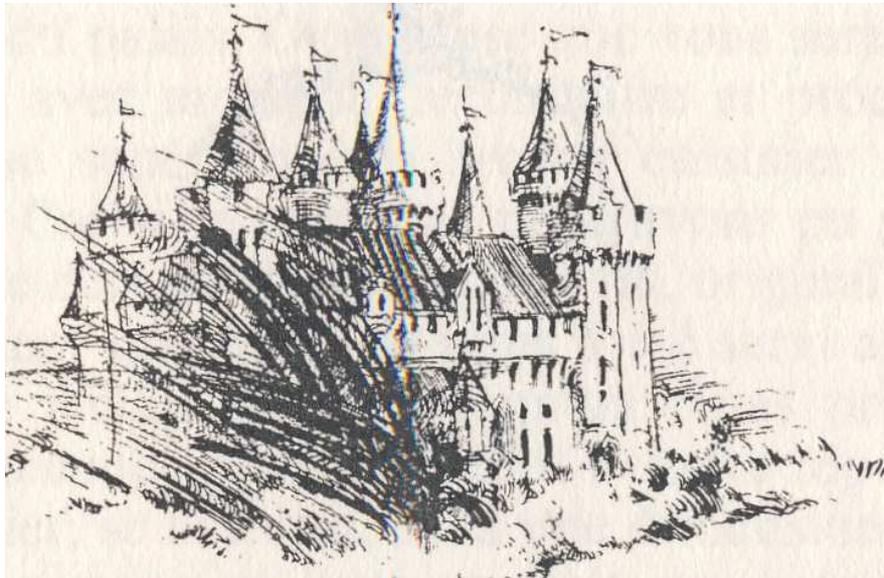


# Angus

un conte de Michel Tournier illustré par Bruno Mallart



Parce qu'il est fragile et tardif, le printemps des Hautes Terres d'Écosse possède pour les hommes et les femmes de ce pays un charme d'une douceur exquise. Ils guettent avec une impatience enfantine le retour des vanneaux dans le ciel tourmenté, le cri amoureux des grouses des marais, et les premières taches mauves des crocus sur l'herbe rare des collines. Chaque signe annonçant le renouveau après sa longue nuit hivernale est accueilli comme une joyeuse nouvelle, attendue mais cependant surprenante dans sa puissante verdure. Et la soudaine explosion des bourgeons, la roseur étoilée des buissons d'aubépine, la brise océane attendrie par des nuées de pollen touchent jusqu'aux larmes le cœur des jeunes et des vieux.

Nulle part le contraste entre l'immense clameur des tempêtes d'équinoxe et les plaintes des dames blanches dans les premières nuits de mai n'est plus émouvant que sur les terres du comte de Strathaël.

La forteresse de granit où veille le vieux roi Angus domine de sa masse noire des combes verdoyantes toutes gloussantes de sources vives, un bois de trembles si fin, si clair dans son jeune feuillage qu'il semble avoir été planté de main de jardinier afin d'offrir un rideau translucide aux promenades des fiancés.

C'était dans ce doux vallonnement de prairies que chevauchaient ce matin-là Colombelle, la jeune fille de lord Angus, et son fiancé, Ottmar, comte des Orcades. Ainsi donc les deux palefrois allaient, épaule contre épaule, écartant de leurs blancs poitrails les herbes hautes émaillées de coquelicots, de marguerites et de boutons-d'or, et les jeunes gens devisaient et confabulaient tendrement. Ottmar avait étudié en pays d'Oc, où le comte de Toulouse l'avait accueilli à sa cour comme page de chambre. Il avait assisté aux Jeux Floraux et appris par cœur les Leys d'amors établis par le Consistoire des sept mainteneurs du gai savoir. Colombelle qui n'avait jamais quitté le Haut Pays l'écoutait avec un ravissement un peu craintif chanter la louange d'un nouvel art de vivre, né dans

ces provinces bénies par le soleil, la fin'amor, ou art d'aimer courtoisement et de servir la dame de son cœur.

Il importait premièrement, expliquait-il, de laver les relations amoureuses de toute souillure matérielle. Presque toujours les mariages sont arrangés par les parents, aidés par des clercs, en fonction des deux fortunes qu'il s'agit de rapprocher et d'unir. Aucun sentiment ne survit à pareille compromission. L'idéal serait certes que les fiancés fussent l'un et l'autre également pauvres, absolument pauvres, mais comment approcher cet idéal en dehors de la vie monacale, laquelle sépare toujours strictement les hommes et les femmes ?

Deux bergeronnettes tournoyant et piaillant se jetèrent dans les pieds des chevaux et s'envolèrent aussitôt pour se rejoindre un peu plus loin

– Voyez les oiseaux des champs, dit la jeune fille Peut-on être plus démunis ? Et pourtant ils forment des couples qui durent toute l'année et bien au-delà souvent.

– Certes, répondit Ottmar, mais c'est pour les seuls besoins de la procréation qu'ils s'unissent. Le nid, les œufs, la couvaison, le nourrissage de la couvée, tout cela requiert la présence du mâle et de la femelle. Or justement la fin'amor plane infiniment au-dessus des exigences de la procréation. Il n'est d'amour pur que désincarné, spiritualisé, stérile comme le ciel bleu ou la neige immaculée qui couvre en hiver le sommet du Ben Nevis.

– Est-ce à dire que les corps n'ont aucune part à votre fin'amor ? s'inquiéta Colombelle. Faut-il être un pur esprit pour planer comme vous le recommandez au-dessus de la condition humaine ordinaire ?

– Certes non, mais le corps n'est aimable que grâce à l'âme qui le transverbère comme une flamme fait une lanterne. Que la flamme vienne à s'éteindre, et la lanterne n'est plus qu'une petite cage grise et morne.

– Mais cette lumière de l'âme, comment passe-t-elle à travers la chair et les vêtements qui la couvrent ?

– Il y a les mains, il y a le visage, il y a surtout les yeux qui sont les fenêtres de l'âme ouvertes sur l'amant, et qui l'illuminent et le réchauffent. Avez-vous déjà ressenti la froide ténèbre qui enlaidit le visage des aveugles ?

Colombelle sourit de tous ses yeux, clairs comme l'eau vive, aux propos d'Ottmar.

– Mais, poursuivit le jeune homme, il y a surtout les mots. L'amour possède un langage qui lui est propre : la poésie. Le poète est celui qui sait parler l'amour.

Ils avaient maintenant quitté les prairies vermeilles pour pénétrer dans la pénombre d'un sous-bois. Des chênes centenaires se mêlaient à des hêtres géants pour former une voûte fraîche et immobile. Les jeunes gens s'étaient arrêtés et se taisaient impressionnés par le grand calme sylvestre. Les chevaux encensaient puissamment de l'encolure. Un merle bleu s'enfuit en poussant son trille d'alerte. Il se passait quelque chose. Un instant plus tard on entendit en effet un galop précipité et léger sur les cailloux du sentier. Puis une biche déboula, s'arrêta net devant les cavaliers et crocheta violemment à gauche pour les éviter et disparaître dans les taillis. Le silence se reforma, mais les fiancés, familiers de la chasse et des bois, savaient qu'un merle qui siffle l'alerte et une biche lancée aveuglément annoncent un chasseur.



Il y eut des bruits de branches cassées, un rire énorme, enfin la haute silhouette d'un cavalier noir surgit. C'était Tiphaine, le puissant seigneur voisin. Son nain Lucain le suivait, recroquevillé sur un âne. Tiphaine chassait donc sur les terres du comte Strathaël. La courtoisie eût exigé qu'il s'en excusât. Mais Tiphaine ne s'embarrasse pas de courtoisie. Il possède trois châteaux, et ses terres s'étendent jusqu'au cap Wrath. Il vit seul avec son nain dans la plus sombre de ses tours, sa dernière femme étant morte d'esseulement, un hiver, pendant l'une de ses interminables expéditions. Ses sujets fuient son approche. Ses voisins l'évitent. Sa fortune immense sent par trop la violence et le sang.

— J'ai perdu une biche, dit-il, je trouve une femme. Accorte et fraîche, ma foi. Je ne perds pas au change !

Il rit encore. D'un rire qui fait peur. Ottmar intervient.

— Seigneur Tiphaine, vous avez devant vous damoiselle Colombelle, la propre fille de lord Angus, votre voisin, dit-il pour dissiper tout malentendu.

Mais il n'y a pas de malentendu. Tiphaine se soucie apparemment de lord Angus comme d'une guigne. Il ignore Ottmar et apostrophe Colombelle en termes insultants.

— Jolie biche, la douceur du printemps ne vous inspire-t-elle pas des pensers galants ? Un vieux cerf survenant à la corne du bois trouvera-t-il grâce à vos yeux de velours ? Certes il n'a plus la fraîcheur de l'adolescence, mais faites confiance à sa force et à son expérience.

Il éclate de rire en s'approchant du couple.

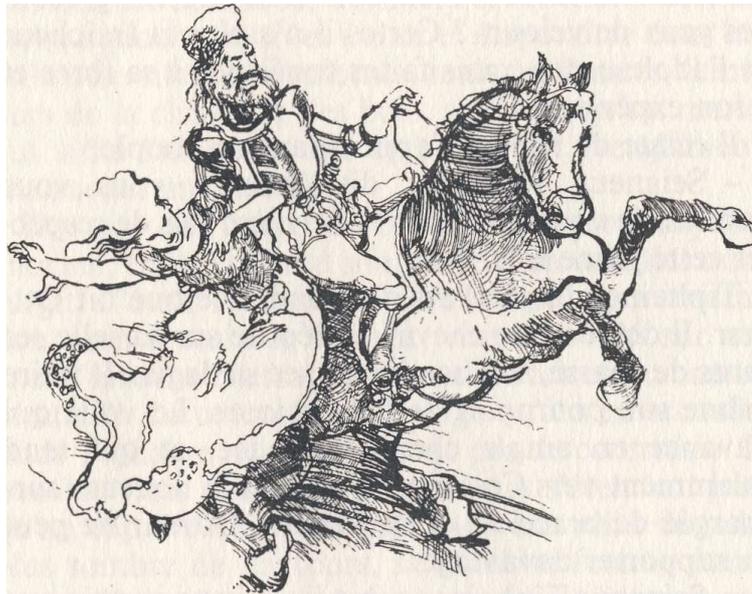
— Seigneur Tiphaine, dit Ottmar, vous vous oubliez. Je vous prie pour la dernière fois de respecter cette jeune fille.

Tiphaine n'a pas l'air d'entendre ce que dit Ottmar. Il descend de cheval. Il dépose sur sa selle ses gants de chasse, son baudrier avec sa dague. Il retire même son pourpoint de gros velours. Le voilà qui s'avance en ample chemise brodée, et qui tend galamment vers Colombelle une main noueuse surchargée de bracelets et de bagues. Ottmar ne peut en supporter davantage.

— Seigneur Tiphaine, crie-t-il, je vous avertis que si vous faites un pas de plus vers ma fiancée, je vous tranche les oreilles !

Il tire son épée, mais il s'écroule aussitôt sur le sol. Lucain qui était monté dans les branches de l'arbre voisin vient de se laisser tomber sur lui. Les deux hommes roulent à terre. Mais le nain se relève d'un bond. Un lacet attaché à son pied gauche enserre le cou d'Ottmar, et le nain tire des deux

mains sur l'autre bout. Tiphaine contemple la scène en souriant. Colombelle, blanche comme une morte, défaille d'horreur. Il y a un long silence qui est le temps d'agonie du jeune homme. Puis Tiphaine saisit Colombelle par le poignet. Il ne sourit plus. Il l'arrache de sa selle.  
— Allons, jolie biche, dit-il, viens faire ton devoir de femelle. C'est la saison du rut.

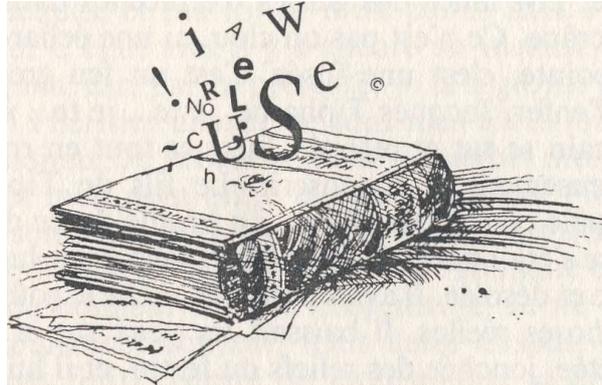


A mesure que le soleil monte dans le ciel, l'angoisse descend dans le cœur du vieux lord Angus. Voilà maintenant quatre heures que sa fille et son futur gendre sont sortis seuls sur leurs palefrois. Ils devraient être de retour depuis longtemps. Angus a une confiance absolue en Ottmar. On n'a jamais rencontré ni brigands, ni maraudeurs, ni soldats perdus dans la campagne et les bois alentours. Alors pourquoi trembler ? Mais c'est ainsi. Pour lui le ciel glorieux cache d'affreuses ténèbres sous sa tente d'azur et d'or.

Soudain Angus tressaille. Le pas d'un cheval sonne sur les pavés de la cour du château. Ils sont de retour ! Mais pourquoi n'entend-on qu'un seul cheval ? Angus s'approche d'une fenêtre, il voit un écuyer accourir au devant d'un cheval qui s'avance sans cavalier. Il reconnaît la jument pie de Colombelle. C'est le malheur qui vient d'entrer à Strathaël.

## Note

---



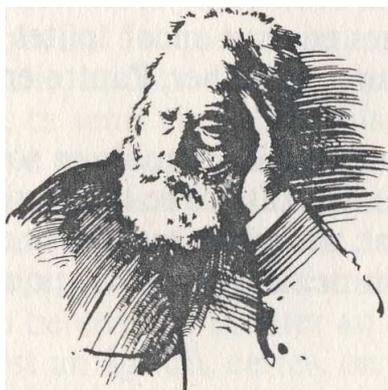
Le 22 mai 1985, on célébrait à grand faste le centième anniversaire de la mort de Victor Hugo. M'étant docilement plongé dans ses œuvres, je relus avec une admiration plus vive que jamais « l'Aigle du casque », poème d'environ quatre cents vers qui fait partie de la Légende des siècles. C'est le combat de David et de Goliath, mais sans le merveilleux biblique. Cette fois en effet le géant n'est pas terrassé par son chétif adversaire. La logique des forces en présence joue impitoyablement : l'enfant est mis en fuite, rejoint et égorgé par le géant.

Dès les premiers vers, j'avais été cependant mis en alerte par un « blanc » considérable laissé volontairement par l'auteur : pourquoi le vieux roi Angus exige-t-il sur son lit de mort que son petit-fils âgé de six ans jure de tuer le lord voisin, Tiphaine ?

*Le fond, nul ne le sait. L'obscur passé défend  
Contre le souvenir des hommes l'origine  
Des rixes de Ninive et des guerres d'Égine...*

Il n'empêche. Cet « obscur passé », le lecteur s'interroge et l'interroge. D'autant plus qu'un second mystère vient épaissir le premier. Le petit Jacques est élevé par son grand-père Angus. Il est orphelin. Que sont devenus ses parents ? Et si, se demande le lecteur, ces deux questions n'en faisaient qu'une. Si ces mystères, au lieu de s'épaissir, s'éclaircissaient ? Il suffirait d'imaginer que Tiphaine doit être tué par Jacques parce qu'il a une responsabilité accablante dans la mort de ses parents.

Cette supposition, nous l'avons faite. Mais ce fut pour constater aussitôt que la suite de l'histoire prenait un cours fort différent de celui rapporté par Victor Hugo, la première victime du changement étant l'aigle du casque lui-même qui s'est envolé non à la fin de l'histoire, mais sans doute avant qu'elle ne commence. Nous supplions les mânes de Victor Hugo de nous pardonner notre liberté et de bien vouloir considérer ce conte comme un humble hommage au plus grand des poètes français.



# L'Aigle du casque

*La Légende des Siècles – Victor Hugo*

---



Ô sinistres forêts, vous avez vu ces ombres  
Passer, l'une après l'autre, et, parmi vos décombres,  
Vos ruines, vos lacs, vos ravins, vos halliers,  
Vous avez vu courir ces deux noirs chevaliers ;  
Vous avez vu l'immense et farouche aventure ;  
Les nuages, qui sont errants dans la nature,  
Ont eu cette épouvante énorme au-dessous d'eux ;  
La victoire fut sourde et l'exploit fut hideux ;  
Et l'herbe et la broussaille et les fleurs et les plantes  
Et les branches en sont encor toutes tremblantes.  
L'arbre en parle au rocher, l'ancre en parle au menhir ;  
Le vieux mont Lothian semble se souvenir ;  
Et la fauvette en cause avec la tourterelle.  
Et maintenant, disons ce que fut la querelle  
Entre cet homme fauve et ce tragique enfant.

\*

Le fond, nul ne le sait. L'obscur passé défend  
Contre le souvenir des hommes l'origine  
Des rixes de Ninive et des guerres d'Égine,  
Et montre seulement la mort des combattants  
Après l'échange amer des rires insultants ;  
Ainsi les anciens chefs d'Écosse et de Northumbre  
Ne sont guère pour nous que du vent et de l'ombre ;  
Ils furent orageux, ils furent ténébreux,

C'est tout ; ces sombres lords se dévoraient entre eux ;  
L'homme vient volontiers vers l'homme à coups d'épée  
Bruce hait Baliol comme César Pompée ;  
Pourquoi ? Nous l'ignorons. Passez, souffles du ciel.  
Dieu seul connaît la nuit.

Le comte Strathaël,  
Roi d'Angus, pair d'Écosse, est presque centenaire ;  
Le gypaète cache un petit dans son aire,  
Et ce lord a le fils de son fils près de lui ;  
Toute sa race ainsi qu'un blême éclair a lui  
Et s'est éteinte ; il est ce qui reste d'un monde ;  
Mais Dieu près du front chauve a mis la tête blonde,  
L'aïeul a l'orphelin. Jacques a six ans. Le lord  
Un soir l'appelle, et dit : — Je sens venir la mort.  
Dans dix ans, tu seras chevalier. Fils, écoute.  
Et, le prenant à part sous une sombre voûte,  
Il parla bas longtemps à l'enfant adoré,  
Et quand il eut fini l'enfant lui dit : — J'irai.  
Et l'aïeul s'écria : — Pourtant il est sévère  
En sortant du berceau de monter au calvaire,  
Et seize ans est un âge où, certes, on aurait droit  
De repousser du pied le seuil du tombeau froid,  
D'ignorer la rancune obscure des familles,  
Et de s'en aller rire avec les belles filles !  
L'aïeul mourut.

\*

Le temps fuit. Dix ans ont passé.

\*

Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé,  
Debout, les bras croisés, sur la haute muraille.  
Voilà longtemps qu'il n'a tué quelqu'un, il bâille.

Dix ans, cela suffit pour que les chênes verts  
Soient d'une obscurité plus épaisse couverts ;  
Dix ans, cela suffit pour qu'un enfant grandisse.  
En dix ans, certes, Orphée oublierait Eurydice,  
Admète son épouse et Thisbé son amant,  
Mais pas un chevalier n'oublierait un serment.

C'est le soir ; et Tiphaine est oisif. Les mélèzes

Font au loin un bruit vague au penchant des falaises.

Ce Tiphaine est le lord sauvage des forêts ;  
Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près ;  
Il s'est fait un royaume avec une montagne ;  
On le craint en Écosse, en Northumbre, en Bretagne ;  
On ne l'attaque pas, tant il est toujours seul ;  
Être dans le désert, c'est vivre en un linceul.  
Il fait peur. Est-il prince ? est-il né sous le chaume ?  
On ne sait ; un bandit qui serait un fantôme,  
C'est Tiphaine ; et les vents et les lacs et les bois  
Semblent ne prononcer son nom qu'à demi voix ;  
Pourtant ce n'est qu'un homme ; il bâille.

Lord Tiphaine

A mis autour de lui l'effroi comme une chaîne ;  
Mais il en sent le poids ; tout s'enfuit devant lui ;  
Mais l'orgueil est la forme altière de l'ennui.  
N'ayant personne à vaincre, il ne sait plus que faire.  
Soudain il voit venir l'écuyer qu'il préfère,  
Bernard, un bon archer qui sait lire, et Bernard  
Dit : — Milord, préparez la hache et le poignard.  
Un seigneur vous écrit. — Quel est ce seigneur ? — Sire,  
C'est Jacques, lord d'Angus. — Soit. Qu'est-ce qu'il désire ?  
— Vous tuer. — Réponds-lui que c'est bien.

Peu de temps

Suffit pour rapprocher deux hautains combattants  
Et pour dire à la mort qu'elle se tienne prête,  
L'éclair n'entendrait pas Dieu lui criant : Arrête !  
Arriver, c'est la loi du sort.

Il s'écoula

Une semaine. Puis, de Lorne à Knapdala,  
Douze sonneurs de cor en dalmatiques rouges  
Firent savoir à tous, aux manants dans leurs bouges,  
Au prêtre en son église, au baron dans sa tour,  
Que deux lords entendaient se rencontrer tel jour,  
Que saint Gildas serait patron de la rencontre,  
Et qu'Angus étant pour, Tiphaine serait contre ;  
Car l'usage est d'avoir un saint pour les soldats,  
En Irlande Patrick, en Écosse Gildas ;  
C'est pour ou contre un saint que tout combat se livre ;  
Avec la liberté de fuir et de poursuivre,  
D'être ferme ou tremblant, magnanime ou couard,  
Cruel comme Beauclerc, ou bon comme Édouard.

\*

L'endroit pour le champ-clos fut choisi très-farouche.  
Le dur hiver, qui change en pierre l'eau qu'il touche,  
Ne laissait pousser là sous la pluie et le vent  
Que des sapins cassés l'un par l'autre souvent,  
Les arbres n'étant pas plus calmes que les hommes ;  
Tout sur terre est en proie, ainsi que nous le sommes,  
Au souffle, à la tempête, au funeste aquilon.  
Une corde est nouée aux sapins d'un vallon ;  
Elle marque une enceinte, une clairière ouverte  
Sur des champs où la Tweed coule dans l'herbe verte,  
Lente et molle rivière aux roseaux murmurants.  
Un pêle-mêle obscur d'arbres et de torrents,  
D'ombre et d'écroulement, de vie et de ravage,  
Entoure affreusement la clairière sauvage.  
On en sort du côté de la plaine. Et de là  
Viennent les paysans que le cor appela.  
La lice est pavoisée, et sur les banderoles  
On lit de fiers conseils et de graves paroles :  
« — Brave qui n'est pas bon n'est brave qu'à demi. »  
« — Soyez hospitalier, même à votre ennemi ;  
« Le chêne au bûcheron ne refuse pas l'ombre. »

Les pauvres gens des bois accourent en grand nombre ;  
Plusieurs sont encor peints comme étaient leurs aïeux,  
Des cercles d'un bleu sombre agrandissent leurs yeux,  
Sur leur tête attentive, étonnée et muette,  
Les uns ont le héron, les autres la chouette,  
Et l'on peut distinguer aux plumes du bonnet  
Les Scots d'Abernethy des Pictes de Menheit ;  
Ils ont l'habit de cuir des antiques provinces ;  
Ils viennent contempler le combat de deux princes,  
Mais restent à distance et regardent de loin,  
Car ils ont peur ; le peuple est un pâle témoin.

Si l'on ne voyait pas au ciel le tatouage  
De l'azur, du rayon, de l'ombre et du nuage,  
On n'apercevrait rien qu'un paysage noir ;  
L'œil dans un clair-obscur inquiétant à voir  
S'enfonce, et la bruyère est morne, et dans la brume  
On devine, au-delà des mers, l'Hékla qui fume  
Ainsi qu'un soupirail d'enfer à l'horizon.  
Le juge du camp, fils d'une altièrè maison,  
Lord Kaine, est assisté de deux crieurs d'épée ;

L'estrade est de peaux d'ours et de rennes drapée ;  
Et quatre exorciseurs redoutés du sabbat  
Font la police, ainsi qu'il sied dans un combat.  
Un prêtre dit la messe, et l'on chante une prose.

\*

Fanfares. C'est Angus.

Un cheval d'un blanc rose  
Porte un garçon doré, vermeil, sonnante du cor,  
Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor ;  
Doux être confiant comme une fleur précoce.  
Il a la jambe nue à la mode d'Écosse ;  
Plus habillé de soie et de lin que d'acier,  
Il vient, gaîment suivi d'un bouffon grimacier ;  
Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore ;  
Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore.  
On sent que, dans le monde étrange où nous passons,  
Ce nouveau venu, plein de joie et de chansons,  
Tel que l'oiseau qui sort de l'œuf et se délivre,  
A le mystérieux contentement de vivre ;  
Pas d'être éblouissant qui ne soit ébloui,  
Il rit. Ses témoins sont du même âge que lui ;  
Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter les brides ;  
C'est Mar, Argyle, Athol, Rothsay, roi des Hébrides,  
David, roi de Stirling, Jean, comte de Glasgow ;  
Ils ont des colliers d'or ou de roses au cou ;  
Ainsi se presse, au fond des halliers, sous les aulnes,  
Derrière un petit dieu l'essaim des jeunes faunes.  
Hurrah ! Cueillir des fleurs ou bien donner leur sang,  
Que leur importe ? Autour du comte adolescent,  
Page et roi, dont Hébé serait la sœur jumelle,  
Un vacarme charmant de panaches se mêle.  
Ô jeunes gens, déjà risqués, à peine éclos !  
Son cortège le suit jusqu'au seuil du champ-clos.  
Puis on le quitte. Il faut qu'il soit seul ; et personne  
Ne peut plus l'assister dès que le clairon sonne ;  
Quoi qu'il advienne, il est en proie au dur destin.  
On lit sur son écu, pur comme le matin,  
La devise des rois d'Angus : Christ et lumière.  
La jeunesse toujours arrive la première ;  
Il approche, joyeux, fragile, triomphant,  
Plume au front ; et le peuple applaudit cet enfant.  
Et le vent profond souffle à travers les campagnes.

Tout à coup on entend la trompe des montagnes,  
Chant des bois plus obscur que le glas du beffroi ;  
Et brusquement on sent de l'ombre autour de soi ;  
Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.  
Un homme vient du fond de la forêt. Il entre.  
C'est Tiphaine.

C'est lui.

Hautain, dans le champ-clos,  
Re foulant les témoins comme une hydre les flots,  
Il pénètre. Il est droit sous l'armure saxonne.  
Son cheval, qui connaît ce cavalier, frissonne.  
Ce cheval noir et blanc marche sans se courber ;  
Il semble que le ciel sombre ait laissé tomber  
Des nuages mêlés de lueurs sur sa croupe.  
Tiphaine est seul ; aucune escorte, aucune troupe ;  
Il tient sa lance ; il a la chemise de fer,  
La hache comme Oreste, et, comme Gaïfer,  
Le poignard ; sa visière est basse ; elle le masque ;  
Grave, il avance, avec un aigle sur son casque.  
Un mot sur sa rondache est écrit : *Bellua*.

Quand il vint, tout trembla, mais nul ne salua.

\*

Les motifs du combat étaient sérieux, certes ;  
Mais ni le pâtre errant dans les landes désertes,  
Ni l'ermite adorant dans sa grotte Jésus,  
Personne sous le ciel ne les a jamais sus ;  
Et le juge du camp les ignorait lui-même.

Les deux lords, comme il sied à ce moment suprême,  
Se parlèrent de loin.

— Bonjour, roi. — Bonjour, roi.  
— Je viens te demander raison. Tu sais pourquoi ?  
— Que t'importe ?

Et tous deux mirent la lance haute.  
Le juge du camp dit : — Chacun de vous est l'hôte  
Du sépulcre, et ne peut en sortir maintenant  
Que si Dieu le permet au fond du ciel tonnant.

Puis il reprit, selon la coutume écossaise :

— Milord, quel âge as-tu ? — Quarante ans. — Et toi ? — Seize.

— C'est trop jeune, cria la foule. — Combattez,

Dit le juge. Et l'on fit le champ des deux côtés.

Être de même taille et de même équipage,  
Combattre homme contre homme ou page contre page,  
S'adosser à la tombe en face d'un égal,  
Être Ajax contre Mars, Fergus contre Fingal,  
C'est bien, et cela plaît à la romance épique ;  
Mais là le brin de paille, et là la lourde pique,  
Ici le vaste Hercule, ici le doux Hylas,  
Polyphème devant Acis, c'est triste, hélas !  
Le péril de l'enfant fait songer à la mère ;  
Tous les Astyanax attendrissent Homère,  
Et la lyre héroïque hésite à publier  
Le combat du chevreuil contre le sanglier.

L'huissier fit le signal. Allez !

\*

Tous deux partirent.

Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent.

L'enfant aborda l'homme et fit bien son devoir ;  
Mais l'homme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.  
Tiphaine s'arrêta, muet, le laissant faire ;  
Ainsi, prête à crouler, l'avalanche diffère ;  
Ainsi l'enclume semble insensible au marteau ;  
Il était là, le poing fermé comme un étau,  
Démon par le regard et sphinx par le silence ;  
Et l'enfant en était à sa troisième lance  
Que Tiphaine n'avait pas encor riposté ;  
Sur cet homme de fer et de fatalité  
Qui paraissait rêver au centre d'une toile,  
Pas plus ému d'un choc que d'un souffle une étoile,  
L'enfant frappait, piquait, taillait, recommençait,  
Tantôt sur le cimier, tantôt sur le corset ;  
Et l'on eût dit la mouche attaquant l'araignée.  
Sa face de sueur était toute baignée.  
Tiphaine, tel qu'un roc, immobile et debout,  
Méditait, et l'enfant s'essoufflait. Tout à coup  
Tiphaine dit : Allons ! Il leva sa visière,  
Fit un rugissement de bête carnassière,

Et sur le jeune comte Angus il s'abattit  
D'un tel air infernal que le pauvre petit  
Tourna bride, jeta sa lance, et prit la fuite.

Alors commença l'âpre et sauvage poursuite,  
Et vous ne lirez plus ceci qu'en frémissant.

\*

Tremblant, piquant des deux, du côté qui descend,  
Devant lui, n'importe où, dans la profondeur fauve,  
Les bras au ciel, l'enfant épouvanté se sauve.  
Son cheval l'aime et fait de son mieux. La forêt  
L'accepte et l'enveloppe, et l'enfant disparaît.  
Tous se sont écartés pour lui livrer passage.  
En le risquant ainsi son aïeul fut-il sage ?  
Nul ne le sait ; le sort est de mystères plein ;  
Mais la panique existe et le triste orphelin  
Ne peut plus que s'enfuir devant la destinée.  
Ah ! pauvre douce tête au gouffre abandonnée !  
Il s'échappe, il s'esquive, il s'enfonce à travers  
Les hasards de la fuite obscurément ouverts,  
Hagard, à perdre haleine, et sans choisir sa route ;  
Une clairière s'offre, il s'arrête, il écoute,  
Le voilà seul ; peut-être un dieu l'a-t-il conduit ?  
Tout à coup il entend dans les branches du bruit... —

Ainsi dans le sommeil notre âme d'effroi pleine  
Parfois s'évade et sent derrière elle l'haleine  
De quelque noir cheval de l'ombre et de la nuit ;  
On s'aperçoit qu'au fond du rêve on vous poursuit.  
Angus tourne la tête, il regarde en arrière ;  
Tiphaine monstrueux bondit dans la clairière.  
Ô terreur ! et l'enfant, blême, égaré, sans voix,  
Court et voudrait se fondre avec l'ombre des bois.  
L'un fuit, l'autre poursuit. Acharnement lugubre !  
Rien, ni le roc debout, ni l'étang insalubre,  
Ni le houx épineux, ni le torrent profond,  
Rien n'arrête leur course ; ils vont, ils vont, ils vont !  
Ainsi le tourbillon suit la feuille arrachée.  
D'abord dans un ravin, tortueuse tranchée,  
Ils serpentent, parfois se touchant presque ; puis,  
N'ayant plus que la fuite et l'effroi pour appuis,  
Rapide, agile et fils d'une race écuyère,  
L'enfant glisse, et, sautant par-dessus la bruyère,

Se perd dans le hallier comme dans une mer.  
Ainsi courrait avril poursuivi par l'hiver.  
Comme deux ouragans l'un après l'autre ils passent.  
Les pierres sous leurs pas roulent, les branches cassent,  
L'écureuil effrayé sort des buissons tordus.  
Oh ! comment mettre ici dans des vers éperdus  
Les bonds prodigieux de cette chasse affreuse,  
Le coteau qui surgit, le vallon qui se creuse,  
Les précipices, l'antré obscur, l'escarpement,  
Les deux sombres chevaux, le vainqueur écumant,  
L'enfant pâle, et l'horreur des forêts formidables ?  
Il n'est pas pour l'effroi de lieux inabordables,  
Et rien n'a jamais fait reculer la fureur ;  
Comme le cerf, le tigre est un ardent coureur ;  
Ils vont !

On n'entend plus, même au loin, les haleines  
Du peuple bourdonnant qui s'en retourne aux plaines.  
Le vaincu, le vainqueur courent tragiquement.

\*

Le bois, calme et désert sous le bleu firmament,  
Remuait mollement ses branchages superbes ;  
Les nids chantaient, les eaux murmuraient dans les herbes ;  
On voyait tout briller, tout aimer, tout fleurir.  
Grâce ! criait l'enfant, je ne veux pas mourir !

Mais son cheval se lasse et Tiphaine s'approche.

Tout à coup, d'un réduit creusé dans une roche,  
Un vieillard au front blanc sort, et, levant les bras,  
Dit : De tes actions un jour tu répondras ;  
Qui que tu sois, prends garde à la haine ; elle enivre ;  
Celui qui va mourir pour celui qui doit vivre  
T'implore. Ô chevalier, épargne cet enfant !  
Tiphaine furieux d'un coup de hache fend  
L'âpre rocher qui sert à ce vieillard d'asile,  
Et dit : Tu vas le faire échapper, imbécile !  
Et, sinistre, il remet son cheval au galop.

Quelle que soit la course et la hâte du flot,  
Le vent lointain finit toujours par le rejoindre ;  
Angus entend venir Tiphaine, et le voit poindre  
Parmi des profondeurs d'arbres, à l'horizon.

Un couvent d'où s'élève une vague oraison  
Apparaît ; on entend une cloche qui tinte ;  
Et des rayons du soir la haute église atteinte  
S'ouvre, et l'on voit sortir du portail à pas lents  
Une procession d'ombres en voiles blancs ;  
Ce sont des sœurs ayant à leur tête l'abbesse,  
Et leur chant grave monte au ciel où le jour baisse ;  
Elles ont vu s'enfuir l'enfant désespéré ;  
Alors leur voix profonde a dit miserere ;  
L'abbesse les amène ; elle dresse sa crosse  
Entre l'adolescent frêle et l'homme féroce ;  
On porte devant elle un grand crucifix noir ;  
Toutes ces vierges, sœurs qu'enchaîne un saint devoir,  
Pleurent sur le vainqueur comme sur la victime,  
Et viennent opposer au passage d'un crime  
Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain.  
Tiphaine arrive sombre et la hache à la main,  
Et crie à ce troupeau murmurant grâce ! grâce !  
— Colombes, ôtez-vous de là ; le vautour passe !

La nuit vient, et toujours, tremblant, pleurant, fuyant,  
L'enfant effaré court devant l'homme effrayant.  
C'est l'heure où l'horizon semble un rêve, et recule.  
Clair de lune, halliers, bruyères, crépuscule.  
La poursuite s'acharne, et, plus qu'auparavant  
Forcée, à travers les arbres et le vent,  
Fait peur à l'ombre même, et donne le vertige  
Aux sapins sur les monts, aux roses sur leur tige.  
L'enfant sans armes, l'homme avec son couperet,  
Courrent dans la noirceur des bois, et l'on dirait  
Que dans la forêt spectre ils deviennent fantômes.

Une femme, d'un groupe obscur de toits de chaumes,  
Sort, et ne peut parler, les larmes l'étouffant ;  
C'est une mère, elle a dans les bras son enfant,  
Et c'est une nourrice, elle a le sein nu. — Grâce !  
Dit-elle, en bégayant ; et dans le vaste espace  
Angus s'enfuit. — Jamais ! dit Tiphaine inhumain.  
Mais la femme à genoux lui barre le chemin.  
— Arrête ! sois clément, afin que Dieu t'exauce !  
Grâce ! Au nom du berceau, n'ouvre pas une fosse !  
Sois vainqueur, c'est assez ; ne sois pas assassin.  
Fais grâce. Cet enfant que j'ai là sur mon sein  
T'implore pour l'enfant que cherche ton épée.

Entends-moi ; laisse fuir cette proie échappée.  
Ah ! tu ne tueras point, et tu m'écouteras,  
Chevalier, puisque j'ai l'aurore dans mes bras.  
Songe à ta mère. Eh bien, je suis mère comme elle.  
Homme, respecte en moi la femme. — À bas, femelle !  
Dit Tiphaine, et du pied il frappe ce sein nu.

Ce fut dans on ne sait quel ravin inconnu  
Que Tiphaine atteignit le pauvre enfant farouche ;  
L'enfant pris n'eut pas même un râle dans la bouche ;  
Il tomba de cheval, et morne, épuisé, las,  
Il dressa ses deux mains suppliantes, hélas !  
Sa mère morte était dans le fond de la tombe,  
Et regardait.

Tiphaine accourt, s'élançe, tombe  
Sur l'enfant, comme un loup dans les cirques romains,  
Et d'un revers de hache il abat ces deux mains  
Qui dans l'ombre élevaient vers les cieux la prière ;  
Puis, par ses blonds cheveux dans une fondrière  
Il le traîne.

Et riant de fureur, haletant,  
Il tua l'orphelin et dit : Je suis content !  
Ainsi rit dans son antre infâme la tarasque.

\*

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque,  
Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,  
Cria : Cieux étoilés, montagnes que revêt  
L'innocente blancheur des neiges vénérables,  
Ô fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,  
Je vous prends à témoin que cet homme est méchant !  
Et cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,  
Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,  
Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine ;  
Il lui creva les yeux ; il lui broya les dents ;  
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents  
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,  
Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.